

UNE
VOIX DU CIEL

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

K

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur Théâtre du Gymnase-
Dramatique, le 17 mars 1860



PARIS

J. BARBRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

1860

— Tous droits réservés —

PERSONNAGES



AMÉLIE VALLIENNE. M^{lle} PÉRIGA
BEAUVOISIN, vieil avocat, son oncle. M. LESUEUR
LÉON DESROCHES, jeune poète . M. LAGRANGE
JULIETTE, femme de chambre.. . M^{me} CHÉRI-LESUEUR

La scène est à Paris, chez madame Vallienne

UNE VOIX DU CIEL

Un salon élégant : portes au fond ; portes latérales ; plusieurs bouquets sur une étagère.

(Au lever du rideau, Juliette est occupée à ranger des brochures et des journaux sur une table.)

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, puis LÉON.

JULIETTE.

La petite provision du cabinet de lecture... des romans, des revues... tout le bagage d'une femme qui s'ennuie... (A Léon qui entre.) Ah ! c'est vous, monsieur Desroches ? J'en suis bien fâchée.

LÉON.

Pourquoi cela ?

JULIETTE.

Parce que je suis obligée de vous renvoyer ; madame ne reçoit pas.

LÉON.

Ah !... en ce cas, je demande sa tante.

JULIETTE.

Oh ! c'est bien autre chose ! une vieille dame qui vit claquemurée entre sa tapisserie, ses patiences et son perroquet ! C'est à peine si elle s'occupe de sa nièce, depuis que madame est venue demeurer ici par autorisation du tribunal.

LÉON, allant poser un bouquet sur la cheminée.

Ne pas me recevoir ! C'est bien madame Vallienne elle-même qui vous a donné cette consigne ?

JULIETTE.

Oui, monsieur ; madame dit qu'une femme qui plaide en séparation doit s'observer dix fois plus qu'une autre... qui s'observe.

LÉON, s'asseyant.

C'est son oncle l'avocat qui lui aura mis cela en tête ?

JULIETTE.

Oh ! pour ce qui est de la tête, madame ne prend conseil que de la sienne ; et bien que monsieur son oncle doive plaider pour elle...

LÉON.

Plaider ! Je croyais que monsieur Beauvoisin n'était qu'avocat consultant ?

JULIETTE.

Oui, monsieur, ordinairement, depuis sa mésaventure.

LÉON.

Quelle mésaventure ?

JULIETTE.

Ah ! vous ne savez pas ?... Autrefois, on lui reprochait un petit défaut de prononciation, et il cherchait à s'en corriger ; alors, il s'est rappelé je ne sais plus quel fameux avocat de l'antiquité.

LÉON, riant.

Démosthènes, qui s'exerçait à parler au bruit des flots de la mer.

JULIETTE.

C'est ça !... justement il demeurait à Saint-Cloud ; tous les soirs, il s'en allait au bord de la rivière, et là, il plai-

dait devant les flots... Au bout de quelque temps, il prononçait parfaitement bien; seulement, on ne l'entendait plus.

LÉON.

Ah! ah! un enrouement?

JULIETTE.

Chronique, oui, monsieur... Ça ne paraît guère quand il est au repos; mais dès qu'il part, il vous lance des notes de fausset qui n'ont rien d'éloquent, je vous assure.

LÉON.

Et malgré cela madame Vallienne lui a confié sa cause?

JULIETTE.

Que voulez-vous, monsieur, il a fait valoir ses droits d'oncle!... Je crois qu'au fond il veut tout bonnement gagner du temps pour ménager un rapprochement entre les époux.

LÉON, se levant.

Ah?

JULIETTE.

Mais il s'y prend si mal! il est si agaçant, quand il reproche à madame les visites qu'elle reçoit... et ceci, et cela! Enfin avant-hier, à la suite d'une violente querelle, il est parti furieux en jurant bien haut qu'il ne remettrait plus les pieds ici. C'est alors que, d'elle-même, madame a refusé sa porte à tout le monde.

LÉON, montrant son bouquet.

Moi qui venais lui souhaiter sa fête!

JULIETTE.

Monsieur n'est pas le premier: voilà déjà trois bouquets. Madame est si bonne! tout le monde l'aime!

LÉON.

Je le crois bien ! une femme si intéressante, et si indignement trompée !

JULIETTE.

Oh ! pour ça, oui, monsieur ! Je sais ce que c'est, allez ! Tous les hommes se valent... J'entends les hommes mariés, et le mien est un monstre !

LÉON.

Est-ce que vous plaidez aussi contre lui ?

JULIETTE.

Oh ! pas encore ; j'ai de l'ambition, moi : je veux, avant tout, devenir une bourgeoise.

LÉON.

Eh bien, madame Juliette, je suis peut-être à même de vous y aider.

JULIETTE.

Vous, monsieur ?

LÉON.

Non pas que je me permette de vous offrir de l'argent... fi donc !

JULIETTE.

Fi donc !

LÉON.

Ça ne se fait plus.

JULIETTE.

Jamais !

LÉON.

Jamais ! Seulement, une entreprise nouvelle, la feuille où j'envoie quelques articles de poésie, vient d'émettre des promesses d'actions... d'actions au pair, qui font déjà prime du quart... mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est...

SCÈNE II

5

JULIETTE.

Oh! monsieur! aujourd'hui, tout le monde connaît ça.

LÉON, négligemment.

J'en ai là quatre ou cinq.

JULIETTE.

Cinq?

LÉON, les lui offrant.

Une bagatelle... ça ne se refuse pas.

JULIETTE, les prenant.

Oh! c'est différent! ce n'est pas de l'argent... (A part.)
Vingt-cinq pour cent. (Haut.) On a bien raison de dire
que monsieur est un homme charmant!

LÉON.

Ah! on dit cela?

JULIETTE.

Et je ferai l'écho ici... Je renchérirai tant et tant sur
les éloges...

LÉON.

Non pas, diable! au contraire.

JULIETTE.

Comment?

LÉON.

Je vous expliquerai cela. Chut! on vient.

SCÈNE II

LES MÊMES, BEAUVOISIN.

JULIETTE, très-étonnée.

Est-il possible? monsieur Beauvoisin!

BEAUVOISIN.

Eh bien, oui, c'est moi; après?

JULIETTE.

C'est que madame était si loin d'attendre monsieur son oncle!

BEAUVOISIN.

Ce n'est pas l'oncle, c'est l'avocat qui vient voir sa cliente; où est-elle?

JULIETTE.

Madame est enfermée dans son appartement.

BEAUVOISIN, *sentencieusement.*

J'approuve cette sage réserve; les convenances sont les sentinellès avancées de la réputation d'une jeune femme.

LÉON.

Bien dit!

BEAUVOISIN.

Mais, avec moi, on peut relever le poste; annoncez-moi.

(Juliette sort en emportant les bouquets.)

SCÈNE III

BEAUVOISIN, LÉON.

BEAUVOISIN.

Je ne vous chasse pas, mon cher monsieur; mais je crois que vous ferez tout aussi bien de vous en aller.

LÉON.

Je n'étais venu, monsieur, que pour remplir une commission de ma sœur.

BEAUVOISIN, d'un ton goguenard.

Oui, je sais... Heureux commissionnaire ! Allons, jeune homme, allons, j'y vois clair encore sous mes lunettes.

LÉON.

Et que voyez-vous, s'il vous plaît ?

BEAUVOISIN, le regardant.

Un charmant garçon, homme d'affaires le matin, viveur le soir, poète par-dessus le marché. Poète fantaisiste, tantôt blanc, tantôt noir, soufflant le froid et le chaud dans la même journée ; d'ailleurs, peu scrupuleux en amour, spéculant sur les torts d'un mari, sur le dépit d'une jeune femme, et sur le talent d'un bonhomme d'oncle qui plaide pour elle en séparation. Une femme séparée, c'est une veuve... moins le deuil ; on la console de son mari vivant ; c'est moins légal, mais plus piquant. Oh ! c'est que j'ai étudié le cœur humain, moi !

LÉON.

Où donc ?

BEAUVOISIN.

Dans *la Gazette des Tribunaux*.

LÉON.

Je ne la lis pas. Si pourtant, à mon tour, je me permettais d'observer...

BEAUVOISIN.

Faites ; prenez votre binocle : que découvrirez-vous ?

LÉON, le regardant.

Un praticien consommé, avocat modèle, toujours armé en guerre ; protecteur quand même, imposant ses conseils, disant du mal des gens plutôt que de ne pas parler ; cherchant à tout propos un adversaire et un juge ; par malheur, aujourd'hui, cet adversaire, c'est moi, ce juge, c'est votre nièce, et vous voulez me perdre dans son esprit.

UNE VOIX DU CIEL

BEAUVOISIN.

Positivement.

LÉON.

C'est donc la guerre que vous me déclarez?

BEAUVOISIN.

Eh bien, oui! la guerre... une guerre sainte! *Pro aris et focis!*

(Il fait un couac.)

LÉON.

Ne vous échauffez pas... Tenez, je vous respecte tant et je vous crains si peu, que je vous laisse le champ libre.

BEAUVOISIN.

Forcément.

LÉON.

Soit! sans adieu, cher maître.

BEAUVOISIN.

Et sans rancune.

LÉON.

Tout à fait... et, parbleu! pour vous le prouver, tenez, j'ai justement là mes titres, vous savez, pour ce petit procès que mon éditeur m'intente... c'est à vous que je confie cette affaire, comme au plus honnête et au plus capable de nos avocats.

(Il lui remet des papiers.)

BEAUVOISIN, prenant les papiers.

Je vous vois venir : vous voulez me gagner.

LÉON, montrant les papiers.

Je veux gagner ma cause... Allons, profitez ici de mon absence; attaquez-moi, injuriez-moi, décrivez-moi bien; j'en serai enchanté.

BEAUVOISIN.

Comment cela? je n'y suis pas.

SCÈNE IV

9

LÉON.

Tant mieux, c'est ce qu'il faut... à bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE IV

BEAUVOISIN, puis AMÉLIE.

BEAUVOISIN, seul.

Hum!... je crois que j'ai affaire à forte partie.... mais bah! rassurons-nous : j'ai pour moi le droit, la morale... et mon éloquence!

AMÉLIE, entrant en riant; elle tient un bouquet à la main.

Ah! ah! ah! Laissez-moi voir... oui, c'est bien lui!... Je ne voulais pas le croire... Ah! ah! ah!

BEAUVOISIN.

Je suis charmé que ma présence vous cause tant de satisfaction...

AMÉLIE.

Oh! ce n'est pas cela!

BEAUVOISIN.

Comment? ce n'est pas...

AMÉLIE.

Vous étiez si en colère, avant-hier soir!

BEAUVOISIN.

Si je suis revenu, ma nièce, c'est pour...

AMÉLIE.

C'est pour me souhaiter ma fête? Ô l'aimable oncle! embrassez-moi! (Beauvoisin l'embrasse.) Là... j'oublie vos torts, n'en parlons plus...

BEAUVOISIN.

Mes torts? Permettez; dites les vôtres!

1.

AMÉLIE.

Les miens! quand c'est vous qui me cherchez quelle!

BEAUVOISIN, s'échauffant.

Et je n'en avais pas sujet, peut-être ?

AMÉLIE.

Mais non !

BEAUVOISIN.

Mais si ! dans votre position fausse !

(Il fait un couac.)

AMÉLIE.

Ah ! de grâce, assez ! Vous me feriez regretter de vous avoir donné le baiser de pardon.

BEAUVOISIN, se rebiffant.

C'est moi qui vous l'ai donné.

AMÉLIE.

Oui ! eh bien, cher oncle, je ne l'accepte pas, et je vous le rends. (Elle l'embrasse.) La ! est-ce fini, maintenant ?

BEAUVOISIN.

Vous êtes charmante !

AMÉLIE, allant s'asseoir.

Maintenant, voyons, quel bouquet m'apportez-vous ?

BEAUVOISIN.

Un bouquet ! moi ! permettez... un homme de robe, avec des roses !...

AMÉLIE.

Qui vous parle de roses ! Ce que j'attends de vous, c'est une bonne nouvelle. En finirez-vous bientôt avec mon procès ?

BEAUVOISIN.

L'affaire ne veut pas sortir du rôle.

AMÉLIE.

Voyez l'obstination ! Monsieur Guillebert, lui, m'a promis de la faire sortir à volonté.

BEAUVOISIN.

Ah ! ah ! il a donc offert de plaider pour vous, ce cher confrère ?

AMÉLIE.

Si vous ne plaidez pas !

BEAUVOISIN.

J'espère, ma nièce, que vous ne me ferez pas un pareil affront !

AMÉLIE.

Alors, plaidez.

BEAUVOISIN.

Si vous l'exigez absolument !

AMÉLIE.

Et pourquoi reculerais-je ? qu'ai-je à craindre ? Tous les torts ne sont-ils pas du côté de mon mari ?

BEAUVOISIN.

C'est-à-dire...

AMÉLIE, avec vivacité.

Comment ? vous doutez !

BEAUVOISIN.

Eh mon Dieu ! chacun en a toujours sa petite part... c'est un axiome du Palais... séparation de corps, séparation de torts !

AMÉLIE.

Vos axiomes n'ont pas le sens commun ! Que peut-on me reprocher, s'il vous plaît ?

BEAUVOISIN.

Eh mais... d'avoir peut-être été un peu trop sévère pour une escapade...

AMÉLIE.

Une escapade! Oh! ces avocats! comme on voit bien que vous êtes des hommes!... Une escapade! la plus odieuse trahison!

BEAUVOISIN.

Je veux dire que votre voyage en Bretagne a été la première cause du sinistre.

AMÉLIE.

N'étais-je pas chez ma mère?

BEAUVOISIN, péroant.

Eh! qu'importe! C'est une imprudence au premier chef que de laisser un mari de trente ans tout seul pendant des mois entiers, à Paris surtout, ce foyer de scandales civilisés! c'est votre faute!

AMÉLIE, le tirant par la manche.

Dites donc, mon oncle, si c'est comme cela que vous plaidez pour moi!

BEAUVOISIN.

Soyez tranquille! Dans l'intimité, avec les clients, on dit sa façon de penser en conscience; mais une fois à l'audience...

AMÉLIE, rit.

On fait son état!

BEAUVOISIN, s'asseyant près d'elle.

Le mien, ma chère nièce, est d'abord de tenter une conciliation.

AMÉLIE, se levant.

Jamais!... c'est impossible... ne m'en parlez plus!

BEAUVOISIN, *la suivant.*

Pourtant...

AMÉLIE.

Oh ! je suis fière !... j'ai le sentiment de la dignité du mariage ! Que me parlez-vous de mon absence ? On aime sa femme, on la respecte de loin comme de près ; la distance n'y change rien, et la fidélité n'est pas, que je sache, une question de kilomètres. Un bel amour que celui qui se mesure au jour et à l'heure ! Non, non ! monsieur s'est arrangé de mon éloignement, eh bien, notre séparation le mettra tout à fait à son aise !

BEAUVOISIN, *pérorant.*

Eh quoi ! le désespoir du coupable, la vue de ses larmes amères, l'expression de son repentir déchirant, de sa douleur aiguë...

(Il fait un couac.)

AMÉLIE.

De grâce, épargnez-moi les effets de cour d'assises.

BEAUVOISIN.

Vous avez tort, par trois raisons...

AMÉLIE, *impatiente.*

Ah !

BEAUVOISIN.

Primo...

AMÉLIE, *posant son bouquet sur la cheminée.*

Asseyez-vous donc !

BEAUVOISIN.

Merci, j'ai l'habitude de parler debout.

AMÉLIE, *résignée.*

Allez !

BEAUVOISIN.

La rigidité que vous montrez vous éloigne aussi de votre enfant.

AMÉLIE.

Ma petite fille! ma Pauline!

BEAUVOISIN.

Ma filleule.

AMÉLIE, avec chaleur.

Ah! tenez, voilà le plus grand de mes griefs contre lui! m'obliger à me séparer d'elle! J'ai dû me résigner, vous savez avec quelle peine, à envoyer ma petite Pauline chez notre bonne Marguerite, à Saint-Germain; là, nous allons, lui et moi, l'embrasser séparément, à des jours différents... Ah! c'est cruel à lui! c'est odieux! priver une mère des caresses de son enfant! (Mouvement de Beauvoisin.) Ah! ne l'excusez pas! ce n'est pas amour paternel chez lui... c'est persécution, tyrannie! Mais, Dieu merci, le tribunal décidera pour moi : il me rendra ma fille; je la garderai, elle m'appartiendra sans partage, et il me sera permis enfin d'être mère tous les jours, et à toute heure!

BEAUVOISIN.

Bon! vous n'en serez pas moins seule; une enfant de quatre ans n'est pas un porte-respect.

AMÉLIE.

N'est-ce que cela? j'ai ma tante.

BEAUVOISIN.

Ah bien oui! ma sœur! une femme à manies, qui ne s'occupe que d'elle et de son Jacquot!

AMÉLIE.

Eh! qu'ai-je besoin, après tout, d'être tant protégée? Quand on est sûre de soi...

BEAUVOISIN.

Est-ce qu'une femme est jamais sûre...

AMÉLIE, sévèrement.

Mon oncle!

BEAUVOISIN.

Pardon! c'est encore un axiome... Je veux dire qu'entourée d'hommages, de séductions... je connais des soupirants si obstinés!... un surtout!

AMÉLIE, qui a repris son bouquet.

Ah! nous y voilà!

BEAUVOISIN.

Monsieur Desroches le poëte! Celui-là, voyez-vous, c'est le plus dangereux.

AMÉLIE, de même.

Vous trouvez?

BEAUVOISIN.

C'est le plus aimable, vous le savez bien.

AMÉLIE, de même.

Mon Dieu non, et sans vous, je ne m'en serais pas aperçue.

BEAUVOISIN.

Bon! vous ne savez peut-être pas non plus qu'il vous aime?

AMÉLIE.

Ah! il m'aime?

BEAUVOISIN.

A la folie!

AMÉLIE.

Eh bien! il ne m'en a jamais rien dit; et c'est vous, mon cher oncle, qui me faites sa déclaration.

BEAUVOISIN.

Moi?

AMÉLIE, riant.

Que c'est adroit!

UNE VOIX DU CIEL

BEAUVOISIN.

Pourtant ses visites si fréquentes!... Ce matin encore, il est venu.

AMÉLIE.

Pour ma fête... comme les autres.

BEAUVOISIN.

Et il vous a fait remettre un bouquet?...

AMÉLIE.

Comme les autres... excepté vous, pourtant.

BEAUVOISIN.

c'est sans doute le sien que vous tenez à la main?

AMÉLIE, un peu embarrassée.

Je ne sais... j'ai pris au hasard...

BEAUVOISIN.

Je suis sûr que c'est le sien...

AMÉLIE, agacée.

Après tout, quand cela serait!

BEAUVOISIN.

Vous le respiriez tout à l'heure avec un plaisir!... et vous voulez qu'on ne soit pas inquiet?

AMÉLIE, lui jetant le bouquet.

Ah! vraiment, mon oncle, vous devenez impatientant, à la fin! Gardez ces fleurs, et ne m'en parlez plus. (Elle va s'asseoir.)

BEAUVOISIN, prenant le bouquet.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? (Il jette le bouquet sur la table; l'enveloppe se défait.) Tiens! tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

AMÉLIE.

Quoi donc?

BEAUVOISIN.

Une seconde enveloppe... en papier rose !...

AMÉLIE.

Eh bien ?

BEAUVOISIN, retournant le papier.

Eh mais ! c'est son écriture.

AMÉLIE.

L'écriture... de qui ?

BEAUVOISIN.

De monsieur Léon.

AMÉLIE.

De lui ?

BEAUVOISIN.

Quelque hommage galant !...

AMÉLIE.

En vérité, je ne comprends pas.

BEAUVOISIN.

Voulez-vous lire ?

AMÉLIE.

Je n'ai rien à cacher, mon oncle ; lisez vous-même.

BEAUVOISIN.

Attendez donc... c'est aligné... des vers ! Oui, ma foi, je vois des rimes... et quelles rimes ! ta, ta, ta... des *fleurs* et des *cœurs* ! *l'âme* et la *femme* !... de la *fraîcheur* et du *bonheur* !... Ce sont des devises de mirliton, ma parole d'honneur !... Ah ! ah ! ah !

AMÉLIE, avec humeur.

Le barreau est si bon connaisseur ! Vous devriez mettre votre robe et votre bonnet pour déclamer cela !

BEAUVOISIN.

Ce serait leur faire trop d'honneur.

(Lisant avec emphase.)

« Ainsi que d'une fleur souffrante, étiolée,
 » On voit loin du soleil la sève se tarir.
 » Ainsi... »

AMÉLIE, l'interrompant..

Grâce, mon oncle !... Chacun son état... Allez au Palais, je vous en prie, voici l'heure ; obtenez enfin que mon procès vienne à l'audience... sinon, je vous en avertis, je me remets entre les mains de monsieur Guillebert.

BEAUVOISIN.

Diable, non !... Allons, ne vous fâchez pas... j'y cours... Oh ! ces jeunes femmes ! aller chercher une parole étrange, quand on en a une dans sa famille ! et quelle parole ! Mais rassurez-vous, ma nièce : ici comme ailleurs, elle trouvera toujours de l'écho.

(Il fait un couac et sort.)

SCÈNE V

AMÉLIE, seule.

Il est insupportable, mon cher oncle ! il poursuit ses idées avec une obstination !... Le voilà maintenant qui triomphe, parce que ce jeune homme a été assez imprudent... Du reste, j'en veux beaucoup à monsieur Léon... c'est mal... oser m'adresser des vers !... (Elle s'assied près de la table où Beauvoisin a rejeté l'enveloppe rose. — Prenant le papier.) Je voudrais bien savoir s'ils sont aussi mauvais que mon oncle le dit... Ce pauvre oncle... avec sa chicane ! j'ai la prétention de m'y connaître un peu mieux que lui... (Défroissant le papier.) Voyons.

(Elle lit.)

« Ainsi que d'une fleur souffrante, étiolée,
 » On voit, loin du soleil, la sève se tarir,
 » Ainsi, loin de l'amour, l'âme est une exilée,

» Qui, dans un froid désert, va s'éteindre et mourir ! »

(Soupirant.)

C'est bien vrai !

(Continuant.)

» Pourtant, qu'un peu de jour sur la fleur se répande,

» La voilà qui reprend la vie et la fraîcheur ;

» Qu'ainsi sur votre cœur un peu d'amour descende,

» Femmes, vous renaissiez, belles par le bonheur !

» Car le sort de la fleur et celui de la femme,

» C'est de se consumer dans le même abandon ;

» C'est de s'épanouir sous le même rayon ;

» Ardent et pur, l'amour est le soleil de l'âme ! »

Ah ! voilà ce que j'ai pensé bien souvent ! car la poésie, qu'on ose traiter de mensonge, n'est que l'écho de nos sentiments les plus intimes. A quoi donc pensait mon oncle, quand il dénigrait les vers de ce jeune homme ? Ce qui me révolte, moi, c'est l'injustice ! où voit-il là une témérité offensante ? Je n'y trouve, moi, que des pensées généreuses, qui répondent au cœur de toutes les femmes ; et, pour cela, je devrais m'armer de colère... oh ! non pas, monsieur mon oncle, non pas !... (s'arrêtant.) Doucement, cependant... Si monsieur Léon n'est pas un amoureux déclaré, ses visites ne laissent pas que de devenir inquiétantes... ses vers ne sont pas venus là tout seuls... enfin, il est trop question de lui autour de moi... Est-ce un danger ? Mon devoir est de le prévenir, et en renouvelant la consigne que j'ai donnée... (On entend parler en dehors.) Mais quel est ce bruit dans l'antichambre ?

(Elle sonne ; Juliette paraît.)

SCÈNE VI

AMÉLIE, JULIETTE.

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est, Juliette ? que se passe-t-il donc ?

JULIETTE.

Pardon, madame; c'est monsieur Desroches qui est revenu.

AMÉLIE.

Ah!

JULIETTE.

Il insistait, il me priait de l'annoncer au moins à madame; il avait absolument besoin de lui parler; mais monsieur votre oncle m'a tant défendu de le recevoir!

AMÉLIE.

Mon oncle? comment? il s'est permis...

JULIETTE.

Oui, madame, en ajoutant qu'il me ferait chasser, si je ne lui obéissais pas.

AMÉLIE.

Par exemple! c'est fort!

JULIETTE.

Peut-être a-t-il peur que ce monsieur n'ennuie madame; et, de fait, il n'est pas aussi aimable que bien d'autres... que monsieur Guillebert, par exemple.

AMÉLIE, à part.

La sottise! ces gens-là ont une manière de juger!

JULIETTE, à part.

J'ai bien retenu ma leçon.

AMÉLIE.

Est-ce que monsieur Desroches est parti?

JULIETTE.

Pas encore, je pense : il ne quittera la place que sur un ordre de madame.

AMÉLIE.

Il a raison ; faites entrer.

JULIETTE.

Comment, madame ! Mais monsieur votre oncle...

AMÉLIE.

Plait-il ? Qui est-ce qui commande ici ? Obéissez. (*Julietta sort. — Avec agitation.*) C'est inouï ! Je suis outrée !... Qu'est-ce que ce jeune homme doit se figurer ? qu'on a peur de lui ? que ses visites sont dangereuses ?... Dangereuses !... oh ! pour cela non ! car au premier mot d'amour qu'il oserait m'adresser, ce serait moi, et non pas un autre, qui saurais lui signifier son congé... Mais jusque-là... le voici.

SCÈNE VII

AMÉLIE, LÉON.

AMÉLIE, offrant un siège à Léon.

Excusez, monsieur, les ordres que mon oncle a cru devoir donner à mon insu ; il m'a vue un peu souffrante ces jours-ci, et dans sa sollicitude...

LÉON.

Moi aussi, j'étais inquiet, madame ; mais je me rassure en vous voyant ; jamais votre beauté n'a brillé d'un plus vif éclat, sans rien perdre pourtant...

AMÉLIE, souriant.

Phrase de poëte !

LÉON.

La poésie est de luxe auprès de vous, madame, et le réaliste le plus obstiné n'a besoin que d'ouvrir les yeux.

AMÉLIE, sérieusement.

Passons, je vous prie.

LÉON, cherchant.

La santé de... madame votre tante ?...

AMÉLIE.

A la bonne heure ! Ma chère tante ne sort pas volontiers de ses vieilles habitudes, et heureusement elle a celle de se bien porter.

LÉON.

J'en suis charmé ; mais je vous plains, madame : accoutumée aux plaisirs et aux succès du monde, quel attrait peut vous offrir le tête-à-tête d'une femme âgée ?

AMÉLIE.

Un tête-à-tête ? vous vous trompez, nous sommes trois.

LÉON.

Un tiers ? qui donc ?

AMÉLIE, gaiement.

Le perroquet.

LÉON, riant.

Ah oui !

AMÉLIE.

Ne riez pas... des deux conversations, ce n'est pas la mienne qu'elle préfère.

LÉON, riant.

Ah ! ah ! j'en suis enchanté... car cela m'amène à l'objet de ma visite ; ma sœur, qui vous a tout de suite appréciée, madame, et qui s'honore de votre amitié, me charge de vous rappeler la bonne promesse que vous lui avez faite.

AMÉLIE.

Laquelle ?

LÉON.

Celle de venir passer une partie de l'été dans sa petite villa de Champ-Rosay.

AMÉLIE.

Je n'ai rien promis ; je suis fort sensible à l'invitation de madame de Lacy, mais je ne saurais l'accepter.

LÉON, se levant.

Oh ! madame, quelles raisons ?

AMÉLIE.

M'absenter ! quitter ma tante !...

LÉON, riant.

Oh ! il lui restera toujours à qui parler.

AMÉLIE.

Exprimez tous mes regrets à votre sœur, mais...

LÉON, d'un ton pénétré.

C'est bien : je vous comprends, madame.

AMÉLIE.

Comment ?

LÉON, de même.

Il y a quelqu'un auprès d'elle que vous seriez obligée de voir... quelqu'un qui a le malheur de vous déplaire...

AMÉLIE.

Que dites-vous là ?

LÉON.

Ah ! je le sais depuis longtemps ! Avouez-le, madame, c'est le frère qui vous éloigne de la sœur !

AMÉLIE.

Quelle idée !

LÉON.

Ah ! monsieur votre oncle me l'a bien dit !

AMÉLIE, se levant.

Mon oncle ? (A part.) Encore ! (Haut.) Grâce au ciel, monsieur Léon, je n'éprouve de haine contre personne.

LÉON.

Mais vous avez des préventions générales...

AMÉLIE.

Contre qui ?

LÉON.

Contre les poètes...

AMÉLIE.

C'est encore mon oncle qui vous a dit cela ?

LÉON, vivement.

Précisément.

AMÉLIE, avec colère.

Ah ! quelle fausseté ! quand c'est lui qui attaquait vos vers ! des vers si bien sentis !

LÉON, avec joie.

Ah ! vous les avez lus ?

AMÉLIE, interdite.

Moi !... oui... par hasard... des vers qui ne s'adressent à personne... Quelque brouillon, sans doute, roulé par mégarde autour de ce bouquet que votre sœur m'a envoyé ?

LÉON.

Ma sœur ?

AMÉLIE.

C'est elle... je l'ai bien deviné.

LÉON.

Permettez...

AMÉLIE, insistant.

C'est elle ; c'est elle ! vous la remerciez.

LÉON.

Ah ! du moins je suis heureux que vous m'ayez trouvé

bien inspiré, quand j'exprimais ma vive sympathie pour des chagrins que vous méritez si peu !

AMÉLIE.

Monsieur!...

LÉON.

L'abandon, l'isolement! quel supplice cruel!... Oh! oui! bien cruel!... ne l'ai-je pas éprouvé moi-même?

AMÉLIE.

Vous?

LÉON.

Oui, moi aussi! longtemps seul dans le monde, sans lien, presque sans famille... c'est le désespoir qui m'a fait poète! Mais, hélas! ce cri de douleur n'a pas trouvé d'écho... Dans notre monde positif, tous les cœurs compatissent à une souffrance physique; mais combien peu se sentent émus devant une blessure morale!

AMÉLIE, à part.

Il a bien raison!

LÉON.

Alors, j'ai refoulé en moi mes aspirations méconnues, je me suis créé une image idéale, à qui je reportais toutes mes pensées, tous mes rêves!... Et ce culte ignoré eût suffi peut-être pour remplir ma vie; mais un jour, dans le monde, devant moi, cette illusion a pris une forme réelle... l'idéal que j'avais rêvé m'est tout à coup apparu sous les traits d'une femme!

AMÉLIE.

Monsieur...

LÉON.

Jugez de mes transports!...

AMÉLIE, vivement.

De grâce, plus un mot!

LÉON.

Vous m'imposez silence ; m'auriez-vous deviné ?

AMÉLIE.

Mais non, monsieur !

LÉON.

Si, je le vois ! et malgré mon respect, il faut enfin qu'il éclate, cet amour si pur et si vrai ! Oui, madame, prononcez ! car celle que j'aime !...

AMÉLIE.

N'achevez pas !...

LÉON.

C'est vous !

AMÉLIE.

Ah !... (Moment de silence.) Vous l'avez voulu, monsieur ; et je suis bien forcée, après un pareil aveu... (La porte s'ouvre.) Mon oncle !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN, entrant, sans voir Léon.

Parbleu ! ma chère nièce, voici un incident des plus curieux, et vous me saurez gré... (Apercevant Léon.) Tiens, vous étiez ici, vous ? Par où donc êtes-vous entré ?

LÉON.

Mais... par où vous êtes sorti.

BEAUVOISIN.

Malgré ma consigne ! (A Amélie.) Eh bien, avais-je raison ? est-il assez dangereux, ce jeune homme-là ?

AMÉLIE, agacée.

Eh ! mon oncle !

LÉON.

Je vous l'ai dit, monsieur; chargé par ma sœur d'une commission pour madame, j'implore la permission de revenir chercher une parole...

AMÉLIE.

Pardon, monsieur, mais...

BEAUVOISIN, d'un ton goguenard.

Revenez, jeune homme, revenez, on vous le permet...

AMÉLIE, bas, à Beauvoisin.

Comment? c'est vous maintenant qui...

BEAUVOISIN, à Amélie.

Chut! j'ai mes raisons... (Riant d'un gros rire.) Ah! ah! ah! nous vous attendons de pied ferme...

LÉON, saluant.

Madame...

BEAUVOISIN.

Au revoir, Dorat... Ah! ah! ah! A bientôt, chansonnier des Grâces... ah! ah! ah!

(Léon sort.)

SCÈNE IX

AMÉLIE, BEAUVOISIN.

AMÉLIE, avec humeur.

M'apprendrez-vous enfin ce que tout cela signifie?

BEAUVOISIN.

Sachez que monsieur Desroches est aussi mon client; il m'a remis ce matin le dossier d'une affaire qui ne me paraît pas des meilleures : figurez-vous...

AMÉLIE, avec impatience.

Oh!

BEAUVOISIN.

Figurez-vous qu'après avoir vendu un volume de poésies manuscrites à son éditeur modestement intitulée : *les Voix du ciel* ! il veut maintenant en distraire deux pièces ; l'éditeur tient bon : deux voix de moins, ce n'est pas indifférent dans ce concert céleste, il y a de quoi déranger l'harmonie. Je ne perds pas mon temps, comme vous pensez bien, à compulsier de pareilles balivernes ; mais savez-vous, en revanche, quelle prose j'ai trouvée dans le dossier ? (Riant.) Ah ! ah ! c'est providentiel ! une lettre... une petite lettre parfumée, adressée à monsieur Desroches par une dame.

AMÉLIE.

Ah ! par une dame ?

BEAUVOISIN, tirant un papier.

La voici...

AMÉLIE.

Eh bien ?

BEAUVOISIN.

Eh bien, je vais vous la lire... Elle était ouverte, ainsi... (il met ses lunettes et lit.) « Mon cher Léon. » (s'interrompant.) Son cher Léon ! (Lisant.) « Ne souffrez pas que l'on public les » vers que vous m'avez consacrés... » (s'interrompant.) Il paraît qu'il en consacre à beaucoup de monde... (Lisant.) » et je ne me soucie pas que le public soit mis dans notre » confiance... » (s'interrompant.) Notre confiance ! Elle a » raison ; ces petites affaires-là ne regardent pas le public. » (Lisant.) Hâtez-vous donc de me rapporter ces poésies » charmantes ; je les relirai avec vous, et je les garderai » pour moi seule : il n'y aura que votre amour-propre de » compromis. Signé C***. » Et en effet les susdites *voix du ciel* sont adressées à pas mal d'étoiles. Ah ! ah ! c'est curieux !...

AMÉLIE, chiffonnant son mouchoir.

Oui... très-curieux... eh bien ? après ?

BEAUVOISIN.

Comment! après? il me semble qu'en voilà bien assez.
(Tendant la lettre à Amélie.) S'il vous plaît d'avoir cet auto-
graphe?

AMÉLIE.

Moi? qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

BEAUVOISIN.

Au fait, c'est juste; je vais reporter ce billet à mon
client.

AMÉLIE, lui prenant la lettre.

Donnez.

BEAUVOISIN.

Ah!

AMÉLIE, à part.

Je veux le confondre... Oh! les hommes!

BEAUVOISIN.

C'est singulier, ma chère, vous paraissez...

AMÉLIE, s'efforçant de sourire.

Bien reconnaissante... Merci, mon oncle! (A part.) En-
core un comme mon mari!

BEAUVOISIN, se frottant les mains.

A présent, il va être bien reçu!

AMÉLIE.

Mais peut-être n'osera-t-il pas venir?

BEAUVOISIN.

Bah! il ne sait rien... (Entr'ouvrant la porte.) Tenez, il est
déjà là... il guettait ma sortie, comme tantôt... (Parlant au
dehors.) Entrez donc, jeune homme, entrez donc!

SCÈNE X

LES MÊMES, LÉON.

BEAUVOISIN, à Léon qui entre.

Ah! vous me défiez! ah! vous vous attaquez à un vieux praticien! A merveille, m^on^sieur le lyrique! Vous avez la rime, mais moi, j'ai la raison; vous chantez, je plaide! Voici votre juge; vous serez condamné sans appel, c'est cruel! Tiens, je fais des vers aussi, moi!

Oui, mon cher, c'est cruel!
 Condamné sans appel!
 C'est une voix du ciel!

(Il fait un couac.)

Ah! ah! ah! ce n'est pas déjà si difficile!

(Il sort en se frottant les mains.)

SCÈNE XI

AMÉLIE, LÉON.

AMÉLIE, sans lever les yeux.

Je suis désolée, monsieur, que mon oncle vous ait donné la peine de revenir.

LÉON.

La peine! madame.

AMÉLIE, avec un dépit concentré.

Mais je tâcherai qu'elle ne soit pas perdue. Vous attendiez ma réponse quand mon oncle est entré; cette réponse, je vais vous la faire avec toute la franchise que la vôtre a si bien méritée. Je ne feindrai pas d'oublier l'aveu que vous avez osé me faire; je m'étonne seulement de cette hardiesse, que rien de ma part n'a, ce me semble, autorisée. Quant à la sincérité de ces grands sentiments...

LÉON.

Ah! madame, croyez que mon cœur seul a parlé, et que jamais une autre affection...

AMÉLIE, avec dignité.

N'achevez pas, monsieur!

LÉON.

Mais je vous jure!...

AMÉLIE.

Par dignité pour vous-même, épargnez-vous de vaines paroles... car, pour vous démentir, je n'ai pas même besoin de vous répondre. (Elle lui présente la lettre.) Tenez... tenez!

LÉON.

Cette lettre?...

AMÉLIE.

Que le hasard a fait tomber entre mes mains.

LÉON.

Quoi! voilà la cause?... Ah! quel bonheur!

AMÉLIE, étonnée.

Comment?

LÉON.

Oui, je suis bien heureux! car, pour me justifier, je n'ai pas non plus besoin de dire un mot...

AMÉLIE.

Plait-il?

LÉON, lui remettant une autre lettre.

Tenez.

AMÉLIE.

Que signifie?

LÉON.

Lettre pour lettre... lisez, de grâce.

AMÉLIE.

Monsieur...

LÉON.

Eh bien, je vais lire : « Mon cher Léon, faites tous vos efforts pour décider madame Vallienne à venir partager » mon modeste ermitage ; je vous rends responsable du » refus. — A bientôt, mon ami. » (Lui montrant la lettre.) Et signé : « C**.* »

AMÉLIE, stupéfaite.

Votre sœur !

LÉON.

Ma sœur Clara ; la même écriture, vous voyez.

AMÉLIE.

Mais ces vers que l'on craint de voir publier?..

LÉON.

Parce qu'ils trahissent une bonne action... Ma sœur a recueilli une orpheline, la fille d'une amie, lâchement abandonnée... elle m'a confié ce secret, et l'émotion m'a inspiré quelques vers... Mais elle a peur... si sa bienfaisance est ébruitée, la mémoire de la pauvre mère pourra être attaquée, flétrie... Voilà pourquoi j'ai retiré ces pièces du recueil, au risque d'un procès... Eh bien, m'accusez-vous encore ?

AMÉLIE, confuse et d'un ton ému.

Oh ! non !... j'aime votre sœur... c'est bien à elle, c'est généreux !

LÉON.

Et moi ! moi, dont l'amour si sincère...

AMÉLIE.

Monsieur Léon !

LÉON.

Ah ! vous ne pouvez plus m'empêcher de vous le dire !

il faut bien que j'achève de me justifier; d'ailleurs, j'ai vu votre colère presque jalouse.

AMÉLIE, *très-émue.*

Vous vous trompez, monsieur, et je ne vous ai pas donné le droit...

LÉON.

Eh bien! non, non, je me tais... Le silence est un sacrifice que je dois à votre repos, et vous voir peut suffire au bonheur de ma vie; mais ce bonheur, ne m'en privez pas! Tranquille et confiante désormais, c'est seulement un ami, un frère, que vous entendrez... oui, je vous le jure! Ainsi, ne craignez plus de visiter ma sœur, qui sera la vôtre...

AMÉLIE.

Encore?...

LÉON.

Ah! je le vois, vous vous défiez encore de moi!

AMÉLIE.

Non, monsieur Léon; ce serait mal, car je reconnais mon injustice... Je la regrette... Mais vous le savez, cette maison est un asile; si je la quitte, que va-t-en supposer?

LÉON.

On dira que, lasse de vivre seule et délaissée, vous avez cherché les consolations d'une amie; n'en avez-vous pas le droit, et parce que votre mari vous a trahie, faut-il que votre jeunesse se flétrisse dans le deuil? Est-ce à vous d'expié les torts d'un autre? Ah! venez! Ce ne sont pas des plaisirs bruyants qu'on vous offre; c'est encore une retraite; mais celle-là sera embellie par l'affection la plus pure, par le dévouement le plus absolu; vous y trouverez l'oubli de vos chagrins, une existence toute nouvelle... Ah! venez! venez!...

AMÉLIE, troublée.

Je ne sais... je verrai... j'ai besoin de réfléchir encore, de consulter...

LÉON.

Votre oncle, peut-être ?

AMÉLIE, vivement.

Oh non ! (Lui tendant la main.) Je ne veux plus croire que vous !

LÉON, avec transport.

Ah ! cette promesse !

AMÉLIE, retirant sa main,

Souvenez-vous de la vôtre !

LÉON.

Oh ! toujours ! Mais vous viendrez, vous souffrirez que je vous accompagne ?

AMÉLIE, très-troublée.

Adieu !

LÉON.

Je serai là, au chemin de fer, dans une heure ; dites, viendrez-vous ?

AMÉLIE.

Vous le saurez.

LÉON.

Ici ?

AMÉLIE.

Non.

LÉON.

Je vous attendrai.

AMÉLIE.

Oui.

LÉON.

Ah ! chère Amélie !

AMÉLIE.

Laissez-moi, laissez-moi!

(Elle sort.)

SCÈNE XII

LÉON, puis JULIETTE.

LÉON.

Ah! enfin! quel bonheur! elle m'aime! ou elle m'aimera! Seul, près d'elle, sans autre témoin que ma sœur, qui ne soupçonne pas mon amour. (Voyant entrer Juliette.) Ah! c'est vous Juliette? Préparez vite les malles, les cartons... qu'il n'y ait ni retard, ni prétexte pour se dédire...

JULIETTE.

Comment! nous partons?

LÉON.

Pour la campagne! en êtes-vous fâchée?

JULIETTE.

Bien au contraire! je serai encore plus loin de mon mari.

LÉON.

Allez vite. (Juliette sort.) J'ai moi-même à faire quelques apprêts... Eh mais! voici mon avocat!

SCÈNE XIII

LÉON, BEAUVOISIN.

LÉON, avec chaleur.

Arrivez donc, je vous attendais! (Lui prend les mains.)
Merci, mon cher maître, merci!

BEAUVOISIN.

De quoi donc ?

LÉON, lui riant au nez.

De tout le mal que vous avez dit de moi.

BEAUVOISIN, lui riant au nez.

Par exemple !

LÉON.

Je vous avais prié de ne pas me ménager, et parbleu vous ne vous l'êtes pas fait répéter : insinuations, accusations, dénonciations, rien n'y a manqué, jusqu'à ce billet, que j'avais peut-être mis là exprès...

BEAUVOISIN.

Cette lettre !... ma nièce vous l'a remise ?...

LÉON.

En me promettant de ne plus croire que moi seul.

BEAUVOISIN, stupefait.

Pas possible !

LÉON.

La poésie est en hausse ! Vous avez la raison, moi, j'ai la rime ; vous plaidez, je chante...

Un juge moins cruel
Accueille mon appel.

Ah ! ah ! ah ! vous voyez bien qu'on a la réplique !

(Il sort en riant.)

SCÈNE XIV

BEAUVOISIN, seul.

Que s'est-il donc passé ici ? Comment ! je le quitte en pleine déconfiture, et je le retrouve réhabilité ? Comment diable s'y est-il pris ? Après l'adresse dont j'avais fait preuve ! C'est le moment d'en redoubler ! Je viens de voir mon pauvre neveu... il me fait de la peine par son dés-

espoir... Je l'ai harangué... ça ne l'a pas calmé... au contraire. Patience... ma nièce ne s'attend pas au coup de théâtre que je lui ménage...

SCÈNE XV

BEAUVOISIN, AMÉLIE.

AMÉLIE, entrant sans voir Beauvoisin.

Ma tante me laisse libre... elle approuve tout... Cependant... (Apercevant Beauvoisin.) Ah! c'est encore vous, mon oncle?

BEAUVOISIN, s'asseyant.

Je vous avais dit que je reviendrais.

AMÉLIE.

J'en suis bien fâchée; je dois sortir.

BEAUVOISIN.

Me voilà prêt à vous conduire.

AMÉLIE.

Où donc?

BEAUVOISIN.

N'est-ce pas aujourd'hui le douze?

AMÉLIE.

Le douze!

BEAUVOISIN.

Jour pair; un de ceux que vous vous êtes réservés pour aller voir la petite.

AMÉLIE, frappée.

Ah! c'est vrai!... je vous sais gré, mon oncle, de me l'avoir rappelé... Comment ai-je pu oublier cette date? Ma chère petite Pauline! Je ne me pardonnerai qu'en l'embrassant!...

BEAUVOISIN, sonnant.

J'en étais sûr, ma nièce. (A Juliette qui entre.) Le châle et le chapeau de madame... tout de suite.

(Juliette sort.)

AMÉLIE, qui s'est assise à la table.

Seulement, un mot d'excuse... pour remettre à demain mon autre voyage.

BEAUVOISIN.

Un autre voyage? à Champ-Rosay, peut-être?

AMÉLIE, écrivant.

Oui.

BEAUVOISIN, à part, se levant.

Voilà le moment. (Haut.) J'espère qu'avant demain, ma chère Amélie, vous serez dissuadée d'une fantaisie dangereuse; la lumière se sera faite dans votre esprit... (Prenant le ton déclamatoire.) O jeunes femmes imprudentes! vous avancez sans défiance sur un terrain glissant, et souvent un seul pas vous sépare du précipice!... qu'alors une voix tutélaire... M'écoutez-vous, ma nièce?

AMÉLIE, écrivant.

Oui, oui, allez toujours.

BEAUVOISIN, de même.

Qu'une voix tutélaire s'élève!... et elle s'élèvera bientôt... elle s'élèvera aujourd'hui pour vous crier...

(Il fait un couac.)

AMÉLIE, tout en écrivant.

Si c'est la vôtre, mon oncle, je vous préviens qu'elle se fatigue...

BEAUVOISIN.

Eh bien! non, nièce ingrate, non, puisqu'il faut le dire, ce ne sera pas la mienne... il en est une autre qui, jadis,

vous fut sympathique, une autre qui peut faire encore vibrer votre cœur!...

AMÉLIE, relevant la tête.

Que voulez-vous dire?...

BEAUVOISIN, déclamant.

A son appel passionné, je vous vois d'avance émue, attendrie; l'instant, le lieu, tout sera solennel! Eh! quel tableau plus touchant que celui de deux mains... de deux mains entrelacées au-dessus du berceau d'un enfant!

AMÉLIE.

Ai-je compris? de quoi me parlez-vous? Mon mari! c'est mon mari que je vais rencontrer là...

BEAUVOISIN.

Eh bien! s'il était vrai? si, conduit à vos pieds par le remords...

AMÉLIE, se levant, avec colère.

Ah! quelle trahison! c'était une scène préparée!

BEAUVOISIN.

Dites improvisée!

AMÉLIE, de même.

Et se servir de mon amour, pour ma fille! m'entraîner par surprise au nom de cette enfant! Ah! mon oncle, je ne vous le pardonnerai jamais!

BEAUVOISIN, déconcerté.

Par exemple! ah ça, raisonnons...

AMÉLIE, de même.

Mais quel bonheur, au moins, que vous vous soyez trahi! Sans cela, me voyez-vous, arrivant là, et trouvant

monsieur Vallienne, comme si je le cherchais! moi! Voilà pourtant, voilà à quoi vous m'exposez! ah! tant que ce procès ne sera pas jugé, je n'oserai plus aller embrasser ma fille, car on me cache un piège jusque dans ses caresses!

BEAUVOISIN.

Quelle colère!

AMÉLIE.

Oui, oui, j'ai sujet d'être en colère! Vraiment, mes intérêts sont en bonnes mains! et puisque décidément vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas plaider...

BEAUVOISIN.

Comment? je ne peux pas! Ma nièce, vous attaquez là une corde grave...

(Il fait un couac.)

AMÉLIE, avec force.

Rendez-moi mes pièces, je les veux, sur-le-champ!

BEAUVOISIN.

Vos pièces?

AMÉLIE.

Oui.

BEAUVOISIN, hors de lui.

Ah! quel affront! Non, jamais, depuis que j'exerce, jamais, depuis trente-sept ans, un client ne m'a fait l'injure de... Eh bien, tant mieux, morbleu, tant mieux! votre cause ne valait rien! Prenez Guillebert... il le fera bien voir! et j'en serai enchanté, moi, car je plaiderai contre lui, pour votre mari, madame, un excellent homme, après tout. Vous séparer, allons donc! On m'entendra, moi, votre oncle, parler pour l'honneur et le bonheur de la famille! Et j'exterminerai ce petit Guillebert, et vous perdrez, et les époux seront réunis, et vous ferez bon ménage, par jugement! Me redemander des pièces! ah! vous saurez ce que c'est qu'un avocat!

(Il fait un couac et sort en colère.)

SCÈNE XVI

AMÉLIE, puis JULIETTE.

AMÉLIE, très-agitée.

Oh! que d'ennuis! de persécutions! Je n'étais pas bien décidée, mais à présent... (Sonnant.) Hâtons-nous... (Appelant.) Juliette!

JULIETTE, apportant le châle et le chapeau.

Me voilà, madame, me voilà; j'attendais que madame fût seule.

AMÉLIE.

Faites avancer une voiture, et préparez-vous.

JULIETTE.

Oh! madame, ce n'est pas moi qui ferai attendre.

(Elle sort.)

AMÉLIE, mettant son châle et son chapeau devant la glace.

Ce monsieur Beauvoisin m'a mis les nerfs dans un état!... Tant d'obstination unie à tant de duplicité! car voilà ce qui m'indigne! c'est d'avoir failli être sa dupe! Tâchons de nous calmer... ah! je voudrais déjà être loin d'ici... Quand une fois une résolution est prise... (A Juliette qui rentre.) Eh bien, Juliette, cette voiture?...

JULIETTE, tenant une petite valise.

J'ai prévenu le concierge...

AMÉLIE.

Il fallait y aller vous-même.

JULIETTE, montrant des papiers sur la table.

Faut-il mettre dans la valise ces brochures, ces journaux?

AMÉLIE.

Non, laissez.

(Juliette sort.)

SCÈNE XVII

AMÉLIE, seule; elle s'est assise devant la table.

Ah! je ne veux pas réfléchir!... Comment tromper ma fièvre d'émotion?... (Elle prend des livres et des journaux.) Des romans... des feuilletons... (Ouvrant une brochure.) Son nom!... des vers de lui!... pièce inédite, détachée de son recueil! Ah! voilà ce qu'il me fallait!... Je ne suis plus seule, car c'est son âme qui parle... Voyons!

(Lisant.)

« A UNE JEUNE FILLE.

- » Jeune fille au front pur, au candide regard,
- » A qui le ciel a fait une si belle part,
- » Autour de ta beauté la noblesse rayonne,
- » Et la fortune y joint sa splendide couronne.
- » Pourquoi donc es-tu seule encor, seule à vingt ans?
- » Pourquoi, lorsque tes yeux ont de si doux sourires,
- » Lorsque l'amour se mêle à l'air que tu respires,
- » L'époux rêvé par toi tarde-t-il si longtemps?
- » C'est qu'il est une tache à l'éclat dont tu brilles!...
- » Sur ta mère, autrefois, descendit le soupçon,
- » Et de son souffle impur il effleura ton nom...
- » Le passé de la mère est l'avenir des filles! »

(S'interrompant.)

Ah!

(Continuant.)

- « Quand tu rêvais, enfant, de quelque jeu nouveau,
- » Un orage éclatait autour de ton berceau;
- » Le scandale a brisé la chaîne du ménage,
- » Et tu portes le poids de ce triste héritage! »

(Elle rejette son châle et se lève.)

Mon Dieu!

- « Ce préjugé d'honneur, faut-il l'effacer?... Non !
 » Il en est bien assez que le siècle dévore ;
 » Rendons grâces au ciel, s'il en est un encore
 » Qui soit resté debout devant le MILLION !
 » Tu souffriras !... Voici l'âge, pauvre héritière,
 » Où va s'ouvrir pour toi le cercle des douleurs !
 » Ta beauté va pâlir... tu connaîtras les pleurs !...
 » Ah ! garde-toi d'aimer ! Quelle âme noble et fière
 » T'accueillerait, ployant sous le nom maternel,
 » Loin du père qui doit te conduire à l'autel ?
 » Souffre, ou meurs, c'est ta loi ; car, pour la jeune fille,
 » Il n'est qu'un abri saint et pur... c'est la famille ! »

(Otant son chapeau, et avec désordre.)

Ma fille ! ma fille !... Non, jamais ! Qu'allais-je faire ?...
 Son avenir, Dieu me l'a confié... il me le rappelle !...
 Elle ! malheureuse par moi ! Non, non, je ne le veux pas,
 je ne le veux pas !

SCÈNE XVIII

AMÉLIE, BEAUVOISIN, JULIETTE, puis LÉON.

BEAUVOISIN, *entraut.*

Les voici, les voici, les pièces du procès... Vous le
 voulez, ma nièce, je vous les rends.

AMÉLIE.

Non, gardez-les, mon oncle...

BEAUVOISIN.

Moi ?

AMÉLIE.

Gardez-les... pour les détruire.

BEAUVOISIN.

Plait-il ?

AMÉLIE.

Je renonce à plaider.

BEAUVOISIN.

Vrai? vous avez donc réfléchi?

AMÉLIE.

Oui.

BEAUVOISIN, avec joie.

J'en étais sûr! Ô pouvoir de mon éloquence!

JULIETTE, entrant.

Madame, la voiture est en bas, et les cartons sont placés.

AMÉLIE.

C'est inutile; je ne pars plus.

LÉON, entrant.

Qu'entends-je, madame? Inquiet du retard, je venais...

AMÉLIE.

Excusez-moi, monsieur.

LÉON, regardant Beauvoisin.

Ah! vous avez suivi d'autres conseils?

BEAUVOISIN.

Je m'en flatte.

AMÉLIE.

Non, monsieur Léon, je vous avais promis de ne croire que vous.

LÉON.

Eh bien?

AMÉLIE.

Vous m'avez touchée, monsieur; ah! vous êtes plus éloquent que mon oncle!

Hein ?

BEAUVOISIN.

AMÉLIE.

Monsieur Beauvoisin et moi, nous allons chercher ma fille.

BEAUVOISIN.

La chercher ?

AMÉLIE.

Pour l'amener ici.

BEAUVOISIN.

Mais.. son père...

AMÉLIE.

C'est chez moi qu'il viendra la voir...

LÉON.

Se peut-il ?

AMÉLIE, lui tendant la brochure.

« Car pour la jeune fille,
» Il n'est qu'un abri saint et pur... c'est la famille. »

LÉON.

Mes vers !

AMÉLIE.

Une voix du ciel !

BEAUVOISIN.

Ce n'était pas la mienne.

FIN

Nota. MM. les directeurs des départements pourront s'adresser, pour monter cet ouvrage, à l'administration du Gymnase.